

Saint Erasme
(Bonifacio), Corse 2011
© Frances Dal Chele



Cinq livres, une dizaine de festivals, près de quarante expositions collectives ou personnelles et de nombreuses publications en portfolios ont fait connaître le travail singulier et obstiné de Frances Dal Chele sur des sujets de fond, aussi essentiels que l'appartenance et l'identité, aussi actuels que la globalisation, aussi vastes que l'évolution d'un pays comme la Turquie. Adaptant ses partis pris esthétiques à des travaux préparés en profondeur, conjuguant le style et les prises de risques, Frances Dal Chele construit une œuvre fine et solide, étayée sur le document, conduite sur l'intuition. Conversation avec une personnalité rare de la photographie contemporaine.

© Sylvie Huet



Frances Dal Chele

Entre deux

Chasseur d'Images - S'il fallait vous attribuer une étiquette, quelle serait-elle ?

Frances Dal Chele - Je dirais auteur-photographe. À mon arrivée à Paris en 1978, je n'étais pas photographe. Je savais taper à la machine et parler français grâce à mes études à l'université de San Jose en Californie. Je me suis présentée comme assistante de direction bilingue, un travail que j'ai gardé jusqu'en 2012 et qui d'un temps plein a évolué vers un mi-temps, me laissant une certaine indépendance dans le choix de mes sujets. Je me suis formée à la photo en autodidacte, avec des cours en MJC, et une année à l'école Efet, puis des stages à Arles. Ce n'est vraiment qu'à partir de 1991 que je me suis considérée photographe. Au départ c'était le reportage, les gens que j'admirais se nommaient Salgado ou Depardon.

Votre double héritage italien et américain a-t-il une incidence sur votre travail de photographe ?

Mon intérêt pour l'entre-deux vient en effet de mon histoire personnelle. Chez moi, à San Jose, avec mes parents originaires de Vénétie, on parlait italien. Quand j'ai commencé l'école, je ne parlais pas anglais ! J'ai été un peu mise à part et j'ai arrêté de parler italien. J'ai toujours été duale, cela me caractérise : deux langues, deux cultures, deux formats 135 et 120, la couleur et le noir et blanc, l'argentique et le numérique.

À quoi tient cet intérêt pour les autres qui fait l'essentiel de vos sujets ?

De m'être sentie autre dans mon enfance. Dans mes sujets assez disparates, ce qui court toujours,

c'est une recherche sur l'identité, donc forcément, il y a des gens et aussi des lieux. "Vies silencieuses", mon premier sujet au long cours, sur les Touaregs, parlait d'une culture qui disparaît et avant cela, il y avait les visages flous qui devenaient paysages d'"Archaeus". En Corse et au Levant, pour "Surfaces sensibles", j'ai collaboré avec deux personnes enracinées si fort dans leur île qu'elles se disaient façonnées par elle. "Fondements", une interrogation sur la notion d'intégration, s'approche de couples mixtes, avec des gens qui ne sont pas français d'origine et qui adoptent et adaptent un autre pays. La photographie est un formidable moyen pour aller vers les autres, se sortir de l'identique, du connu.

À quoi devez-vous cet attachement pour la Turquie ?

Les préjugés m'ont toujours fait réagir, effet du racisme anti-noir dont j'ai été témoin aux États-Unis dans les années 1960. En 2007, beaucoup de préjugés couraient sur la Turquie que je ne connaissais pas et j'ai voulu me rendre compte par moi-même. S'il ne s'était agi que de déconstruire ces préjugés, je crois que j'en aurais eu fini assez vite avec la Turquie, mais j'ai rencontré un pays qui me ressemble. On revient à l'importance de l'entre-deux ! La Turquie est terriblement "entre deux" : entre deux continents, entre deux ères, entre deux identités, entre une culture traditionnelle et les changements sociétaux induits par la perspective de l'adhésion à l'Europe.

Est-ce à ce projet que vous devez d'avoir abandonné le noir et blanc qui avait dominé plusieurs de vos travaux comme "Vies silencieuses" ou

"Surfaces sensibles" ?

Je voulais montrer la Turquie actuelle et j'ai très vite estimé que la couleur était ce qui allait le mieux la traduire. Le réel est une matière première pour moi mais cela ne me suffit pas. C'est pourquoi pour "Du Loukoum au Béton", mon premier sujet, j'ai privilégié une démarche documentaire subjective dans laquelle la couleur serait une matière à utiliser pour suggérer cette dualité. J'ai choisi de surexposer un peu à la prise de vue pour décaler les couleurs, travail que j'ai continué sur Photoshop pour créer des tonalités qui sont elles aussi entre deux.

Quelle préparation ces grands projets demandent-ils ?

Je commence naturellement par me documenter, et apprendre quelques rudiments de la langue, sans quoi je ne pourrais pas échanger avec des personnes de catégories socio-économiques différentes. Pour "Du Loukoum au Béton", j'avais su que Kayseri et Konya sont les centres du capitalisme islamique et c'était une bonne raison pour y aller. Il restait à me rendre dans des villes sinistrées et ça a été le choix de Trabzon sur la mer Noire, au nord-est, et de Diyarbakir dans le sud-est kurde, la capitale non officielle du Kurdistan turc, avec beaucoup de chômage et de pauvreté. Par la suite, j'ai admis que, m'intéressant à la globalisation à l'œuvre en Turquie, je ne pouvais pas continuer à ignorer Istanbul. Depuis 2014, j'y ai deux sujets, "D'où vient ce bruit à l'horizon ?", sur le quartier central de Tarlabası, et "Le passé de l'avenir", un travail plus plasticien sur les transformations des secteurs périphériques. Cela parle toujours de la globalisation, de la gentrification, de l'expulsion de familles pauvres, pour la plupart des

réfugiés kurdes des années 1980.

Que demandez-vous à la surimpression de votre série "Le passé de l'avenir" ?

La surimpression dans mes images-palimpsestes doit servir le propos : dénoncer une globalisation radicale, rapide et uniformisante. Je me suis demandé comment photographier cette ville déjà si photographiée, en essayant d'apporter un regard plus frais, quelque chose de singulier. Comme beaucoup de vieilles villes, Istanbul est une cité palimpseste. Pour trouver des photos d'un passé récent capables de mettre en lumière cette urbanisation à marche forcée et les changements aussi radicaux survenus en seulement 10, 20, 30 ou 40 ans, je me suis tournée en amont vers des institutions comme la Bibliothèque Atatürk, ou SALT, des collectionneurs privés et des mairies. Je superpose ces images fournies sous forme de fichiers numériques à celles que je fais à Istanbul depuis 2011, à l'Hasselblad. Suit un minutieux travail sur Photoshop pour façonner mon palimpseste.

Comment les Turcs que vous rencontrez et photographiez perçoivent-ils votre travail ?

Cela dépend du milieu. Les jeunes du projet "Jeunes Turcs" étaient très partants. À Tarlabası, les gens sont extrêmement méfiants et je ne sais pas encore si je parviendrai à traiter le sujet comme je le voudrais. La plupart du temps je dois me contenter de faire des portraits dans la rue. J'ai la confiance d'une famille kurde mais pour la première fois, j'ai ressenti le besoin d'avoir un "facilitateur". J'ai trouvé en 2014 un mauvais garçon qui trafique un peu, qui ne m'a pas une fois soupçonnée d'appartenir à la police et qui m'a aidée à rencontrer ses amis et des prostituées.

Comment concilier vos options esthétiques et la part militante de votre travail ?

Les deux ne sont pas antinomiques. Mais je mets une grande distance entre esthétique et esthétisme. Le travail de Salgado m'a appris que l'esthétique contribue à la force d'une image. Pour que le spectateur "reçoive" une image, son message éventuel, il faut qu'il ait envie de s'y attarder. Les images sont muettes mais certaines ont beaucoup à dire ! Quand l'image est sans beauté, on passe vite à la suivante. L'esthétisme, c'est quand le côté "belle image" prend le dessus sur une photo, ce que j'essaie d'éviter.

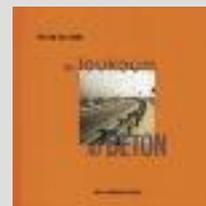
Comment envisagez-vous votre carrière dans les prochaines années ?

Bien sûr, entreprendre de nouvelles séries et rester avec la Turquie. J'ai envie de faire circuler mes expos, de retrouver une galerie. Un nouveau site est en construction. Je reviens d'Istanbul où j'ai commencé la mise en place d'un nouveau sujet. J'ai envie de me renouveler, explorer d'autres formes. Ce sera de toute façon encore pour montrer quelque chose qui ne devrait pas exister, il y a toujours cet idéalisme-là.

Propos recueillis par Gilles La Hire

• "D'où vient ce bruit à l'horizon ?" est exposé à Corbeil-Essonnes pour L'Œil Urbain 2016 jusqu'au 22 mai.

• Du Loukoum au Béton. 145 pages 21,5 x 21,5 cm, 87 images couleur. Textes d'Armelle Canitrot et Ahmet Altan. Version trilingue français, turc, anglais, éditions Trans Photographic Press, relié, 35 €.



"Le réel est une matière première, mais il ne me suffit pas"



De gauche à droite -

Gül et son mari, Istanbul 2015.
© Frances Dal Chele

Image-palimpseste 12, Bati Atasehir, Istanbul 2014.
© Frances Dal Chele

